

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 06117093 2



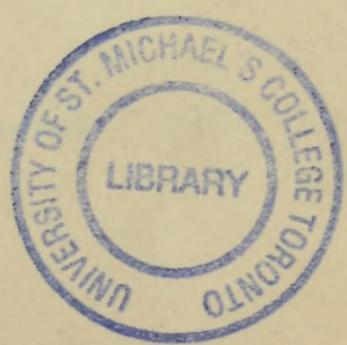


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA CRISE RELIGIEUSE

ET L'ACTION INTELLECTUELLE

DES CATHOLIQUES



MÊME SÉRIE

- Les Conditions d'une Renaissance religieuse et sociale en France**, par P. IMBART DE LA TOUR, Professeur à l'Université de Bordeaux. 1 vol. in-16. Prix : 0 fr. 50
- L'Avenir prochain du Catholicisme en France**, par PIERRE BATIFFOL, Recteur de l'Institut catholique de Toulouse. 1 vol. in-16. Prix 0 fr. 50
- Dieu ne meurt pas.** Réponse à M. VIVIANI par P. NAUDET, Directeur de la *Justice sociale*. 1 vol. in-16. Prix : 0 fr. 50
- La Séparation et le Pape Pie X**, par l'abbé GAYRAUD, Député du Finistère. 1 vol in-16. Prix : 1 franc *franco*..... 1 fr. 20

**La Crise Religieuse
et l'Action Intellectuelle
des Catholiques**

PAR

Charles DUPUIS

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & C^{IS}

4, rue Madame, 4

1907

—

Reproduction et Traduction interdites

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA

DEC 1 1931
TRANSFERRED

1719

AVANT-PROPOS

La séparation de l'Église et de l'État aurait dû donner à l'État la paix religieuse, à l'Église la liberté dans la justice. Elle l'a fait aux États-Unis ; elle l'a fait au Brésil ; elle aurait pu le faire en France. Il eût suffi, à cet effet, de régler, dans un esprit d'équité, les questions matérielles qu'un siècle de régime concordataire avait enchevêtrées, souvent compliquées et parfois obscurcies, puis de laisser à l'Église, avec la sécurité de ses biens, l'indépendance de son administration tant au temporel qu'au spirituel. En un temps et dans un pays où la liberté de penser et d'exprimer sa pensée est mise au

premier plan des principes sur lesquels repose la société civile, c'eût été le seul moyen de sauvegarder ou de refaire l'unité morale de la France. Cette unité morale ne saurait, sans contradiction, être demandée à l'unité de doctrine au nom de la libre pensée ; elle ne saurait, sans aberration, être demandée à l'action coercitive de l'État après les misères, les iniquités et les échecs de tous les essais de compression tentés dans le passé. Elle ne peut être raisonnablement cherchée, à l'avenir, que dans la sincère tolérance des opinions et dans le mutuel respect des droits d'autrui ? L'État s'est fait grand tort, en oubliant, sous l'empire de passions belliqueuses, et les conditions de la justice et les exigences d'un libéralisme qu'il est vain d'afficher en paroles si l'on ne sait le traduire en actes. Il s'est ainsi affaibli plus qu'il n'a diminué les forces de celle qu'il traitait en ennemie. Mais en fai-

sant à l'Église dépouillée une situation incertaine, humiliée et précaire, en la mettant aux prises avec les difficultés pécuniaires, avec l'insécurité du lendemain, avec la crainte de perdre jusqu'aux édifices consacrés au culte, il donne aux catholiques la tentation de porter tous leurs efforts comme de concentrer toute leur attention sur le maintien de la vie extérieure du catholicisme. Il n'est assurément pas indifférent que le culte public subsiste, que les églises ne soient pas désaffectées, que prêtres et fidèles conservent la faculté de poursuivre, sans être molestés, les manifestations traditionnelles de leur foi. Mais s'il importe que les églises ne soient pas fermées, il importe plus que les âmes s'ouvrent à l'esprit de l'Évangile. Les églises ouvertes au XIX^e siècle n'ont pas suffi à retenir, encore moins à attirer les esprits séduits par les doctrines de haine, de mépris ou d'indifférence à

l'égard de l'Église ; les églises fermées au xx^e siècle ne suffiraient pas à interdire la conquête des âmes ; elles se rouvriraient d'elles-mêmes le jour où les âmes conquises formeraient, en France, non pas même une majorité, mais une minorité active, généreuse et par là même conquérante à son tour.

L'intérêt vital pour le catholicisme en France, aujourd'hui et demain comme hier, est donc de convaincre et de gagner les esprits, de faire pénétrer l'Évangile parmi les foules qui l'ignorent, de faire connaître l'Église aux multitudes qui la méprisent, de dissiper la brume opaque des préjugés qui, déformant les vérités les plus sublimes, n'en laissent percevoir que d'odieuses caricatures. Le malheur des temps et la perversité des adversaires ne constituent que de très insuffisantes explications de la décadence de l'esprit religieux en France. Trop

longtemps ces raisons très médiocres ont servi d'excuses aux défaites sans porter remède au mal. Depuis peu, la dure leçon des désastres a invité les catholiques à faire leur examen de conscience, à se demander s'ils n'ont pas leur lourde part de responsabilité dans la détresse qui les accable, à chercher dans leurs propres fautes certains motifs de leur discrédit, et dans la réforme de leurs méthodes l'espoir de leur relèvement. Les plus graves obstacles à la diffusion de la doctrine catholique semblent, à l'heure actuelle, être des objections d'ordre intellectuel. Ce sont ces objections qui forment contre l'Église la conspiration non seulement des mauvaises passions, ennemies-nées des enseignements du Christ, mais encore de passions nobles et d'aspirations généreuses jusque dans leur égarement. Jamais il n'a été plus nécessaire, selon les belles expressions du cardinal Mathieu, « de

rechercher dans une âme, dans une nation, dans un siècle, tout ce qui reste du sens divin pour rallumer le feu qui couve sous la cendre, de ne laisser jamais tourner contre soi ni une idée juste ni une passion généreuse ; d'étudier son temps avec un esprit ouvert, un cœur compatissant, une sévérité impitoyable contre le sophisme et une miséricorde infinie pour les personnes ; de tirer de l'Évangile les bienfaits qu'il contient pour la société comme pour l'individu ; d'enrôler au service de Jésus-Christ la liberté, l'art, le progrès sous toutes les formes... et de sauver le monde par l'union intime de la science et de la charité ». La conviction que l'action intellectuelle est la condition indispensable de cette renaissance religieuse que tous les catholiques de France appellent de leurs vœux a fait juger opportun de réunir en brochure une série d'articles publiés, avant le vote de la loi de

séparation, dans le *Bulletin de la Semaine*. Un double appendice témoigne que, dans l'épiscopat français, les graves problèmes qui se posent depuis que la séparation est un fait accompli n'ont fait que rendre plus pressante la préoccupation d'adapter les formes de l'apostolat aux nécessités d'une situation qui n'est pas nouvelle mais qui sollicite plus que jamais l'attention et les efforts du clergé et des fidèles.



Action politique **ou Action intellectuelle.**

Beaucoup de catholiques s'imaginent qu'il suffirait d'élections heureuses permettant de dicter les lois au parlement, pour rendre à la France liberté, prospérité, santé morale et religieuse. Ils en concluent que l'action politique doit primer toute autre, qu'elle est le premier devoir de tout catholique. Nulle erreur ne semble plus funeste en l'état actuel de notre pays. Que les catholiques ne se désintéressent pas individuellement des intérêts généraux auxquels la politique devrait pourvoir, qu'ils se gardent de pratiquer l'abstention électorale, qu'ils donnent leurs voix aux candidats les plus favorables ou les moins hostiles à la liberté religieuse, qu'ils le fassent et qu'ils considèrent

comme leur devoir de le faire, rien de mieux et rien de plus exact. Mais qu'ils se gardent de se constituer en parti sous l'étiquette religieuse, qu'ils se gardent de croire qu'un tel parti pourrait recruter une majorité et que, si, par impossible, il y réussissait, sa victoire serait durable.

Le mal qu'il s'agit de guérir est trop profond pour disparaître sous l'action d'une loi bien intentionnée, même pour permettre la constitution d'un Parlement qui soit d'ici longtemps tenté d'y porter remède. Le catholicisme, depuis longtemps, n'est plus que de nom la religion de la majorité des Français. La majorité passe encore par l'église à l'entrée et à la sortie de la vie, mais entre ces deux extrémités de l'existence, il faut reconnaître qu'elle a bien peu de souci des vérités religieuses. Vaguement croyants, nos Français sont à l'égard de l'Eglise surtout défiants. Et leur défiance revêt deux aspects, l'un ancien et l'autre nouveau.

*
* *

Depuis fort longtemps, le peuple de France est sinon toujours hostile, du moins presque

toujours soupçonneux à l'égard de son clergé. Toujours il a redouté l'empire que le clergé pouvait être tenté de revendiquer sur les questions temporelles. La crainte de la confusion des pouvoirs au profit de la hiérarchie catholique l'a hanté et affolé au point qu'il se laisse prendre encore aux formules, cependant bien vaines aujourd'hui, des sectaires attardés qui revendiquent la suprématie du pouvoir laïque sur le pouvoir religieux, comme si, en fait, la suprématie temporelle pouvait encore être conquise par le clergé. Des imprudences, il est vrai, ont fourni aux ennemis de l'Église de nouveaux prétextes pour agiter le vieux spectre du cléricalisme abhorré. Quand Léon XIII a conseillé aux catholiques français de cesser toute opposition à la forme républicaine, certains ont cru répondre à la pensée du Saint-Père en annonçant l'intention de conquérir la République à l'Église. Il n'en a pas fallu davantage pour découvrir celle-ci, et la persécution présente semble la rançon de la peur très déraisonnable qu'ont ressentie les adversaires du catholicisme et

qu'a partagée le peuple devant cette chimérique menace d'un gouvernement clérical. Si impossible que soit, en France, un semblable gouvernement, il suffit de le faire entrevoir pour jeter contre l'Église des masses moins hostiles à la monarchie qu'à la domination cléricale. Contre cette tendance populaire le remède est facile à discerner ; il ne serait pas très difficile à appliquer. Il suffirait que, manifestement et unanimement, le clergé français répudiât toute ambition, toute idée de domination politique. Cette attitude ne serait en réalité que l'abdication d'une situation historique depuis longtemps disparue et le retour à l'un des principes essentiels du catholicisme : la distinction du spirituel et du temporel ; elle est, en tout cas, la condition indispensable pour que le clergé puisse reprendre l'influence morale qu'il doit avoir sur les âmes.

* * *

Le nouveau mode de défiance du peuple à l'égard de l'Église est beaucoup plus grave que l'ancien. Il ne s'adresse pas seulement aux

ministres de la religion, mais à l'essence même du catholicisme. Peu instruit des choses profanes comme des choses religieuses, le peuple de France entend tous les jours les flatteurs auxquels il a donné sa confiance lui répéter que le catholicisme est condamné par la science, qu'il ne peut résister à l'examen de la libre pensée, qu'il n'a de prise sur les âmes que grâce à un système de compression intellectuelle et d'ignorance voulue, savamment entretenu par le clergé. Il entend souvent, d'autre part, des catholiques craintifs insister à l'excès sur les périls qui menacent la foi, sur les dangers que présente l'étude des sciences suspectes ou hostiles, sur les avantages et la sécurité de la « foi du charbonnier ». Le peuple compare les deux attitudes ; entre ceux qui affirment hardiment les erreurs les plus téméraires, mais proclament qu'ils ne craignent pas les contradictions et ceux qui, sûrs de la vérité, redoutent pour elle la fragilité de l'esprit humain au point de paraître en défiance à l'égard de la raison, le peuple incline de plus en plus à suivre les premiers ; il se défie de

plus en plus d'une doctrine qui lui semble douter de sa propre force : il tend à ne reconnaître pour des penseurs et des guides intellectuels que ceux qui se disent affranchis et qui lui prêchent l'affranchissement de toute autorité spirituelle ; il s'habitue à considérer les catholiques comme les victimes de la peur de l'esprit ou de la supercherie sacerdotale ; la soumission à l'Eglise lui semble une abdication, et les convictions des fidèles, si rationnelles, si personnelles, si profondément sincères qu'elles soient, lui paraissent sans valeur comme sans fondement. Il ne se doute pas que, selon le mot profond d'un catholique éminent, il faut plus de liberté et de vigueur d'esprit pour entrer dans l'Eglise catholique que pour s'arrêter aux fantômes de l'incrédulité. Il ne se doute pas que, selon les plus illustres théologiens, la foi est l'adhésion libre de la volonté aux vérités reconnues, proposées par l'intelligence. Il faudrait qu'il le sût pour échapper aux mirages de la soi-disant libre pensée. Il faudrait qu'il sût que la foi catholique suppose la connaissance rationnelle des motifs de cette

foi et que si la foi va plus loin que la raison, c'est en s'appuyant sur la raison, et grâce à la raison. Il faudrait qu'il sût que le catholicisme suppose autant de pensée libre que l'irréligion, qu'il en suppose même davantage, puisqu'il ne rejette pas à priori les solutions que repoussent, sans examen, les préjugés de la libre pensée. Celle-ci nie le surnaturel et la révélation, contre lesquels la raison n'a cependant point de preuves. Son intransigeance prétend interdire à l'âme humaine tout espoir de connaître ses destinées, toute lueur projetée sur les mystères qui nous enveloppent et que la science et la raison sont impuissantes à dissiper. Le catholicisme n'emprisonne pas l'humanité dans des horizons aussi bornés. Mais s'il aspire à conduire l'homme plus haut, ce n'est pas en mettant un bandeau sur ses yeux pour guider ses premiers pas. Pour le mener à la lumière il n'a pas besoin de le plonger d'abord dans l'obscurité. Ces vérités si simples sont pourtant méconnues, et rien n'est plus concluant à cet égard que la surprise manifestée par des anticléricaux de bonne foi

dans les réunions du *Sillon*, où elles ont été énoncées. Que la sincérité, la liberté et la réflexion fussent les fondements de l'adhésion au catholicisme, cela, pour leur ignorance, était une nouveauté. Mais de leur ignorance et de leurs préjugés, les catholiques ne portent-ils pas, en partie, la responsabilité ? N'ont-ils pas trop souvent paru réclamer un acte de foi sentimental à leurs croyances personnelles au lieu de provoquer l'acte de foi rationnel à la religion du Christ ?

*
* *

Quoi qu'il en soit, un état d'esprit existe qui constitue en France le plus grave péril pour l'idée catholique. C'est aux catholiques qu'il appartient de modifier cet état d'esprit en montrant que non seulement, selon le mot de Thiers, « l'Église catholique n'a jamais empêché de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser », mais que la pensée libre est le chemin qui conduit à la foi ceux que n'arrêtent ni les préjugés de la soi-disant libre pensée, ni l'ignorance, ni les méprises philosophiques ou

religieuses, seuls obstacles à la possession de la plénitude de vérité, telle du moins que nous pouvons l'obtenir en ce monde. Élever vers la foi à la clarté de toutes les lumières de la science, ne demander la soumission au Christ et à son Église qu'à la libre adhésion d'intelligences éclairées ne craignant pas pour la vérité les confrontations de l'erreur, telles devraient être, à l'heure actuelle, la devise et l'objet de l'action intellectuelle des catholiques et cette action intellectuelle nous paraît plus nécessaire, plus fondamentale que l'action sociale et que l'action politique ; car ces dernières demeureraient vaines si, sollicitant ou prétendant servir les intérêts matériels, elles ne pouvaient s'adresser, impuissantes à les conquérir, qu'à des âmes hostiles ou défiantes.



L'ignorance religieuse.

L'ignorance est un des grands maux de l'humanité. Ce n'est pas un de ceux qui l'irritent le plus, parce qu'elle est loin d'en avoir toujours conscience. Elle souffre cependant de ses effets alors même qu'elle n'en discerne pas la cause. L'ignorance est toujours source de faiblesse et bien souvent source de discordes, de dissensions et de querelles. C'est un honneur pour le XIX^e siècle d'en avoir ressenti la gravité et d'avoir lutté pour en restreindre l'empire.

Sans doute le développement de l'instruction n'a pas tenu toutes les promesses faites en son nom, mais s'il serait puéril de méconnaître les déceptions de l'heure présente, il serait injuste

de nier la grandeur de l'idée qui cherche à faire participer le plus grand nombre d'hommes possible au plus grand nombre de connaissances. Si l'idée n'a pas produit toutes les heureuses conséquences espérées de ses promoteurs, c'est que l'application en a été insuffisante, mal adaptée aux besoins essentiels des sociétés humaines.

La faiblesse de notre esprit nous interdit de tout embrasser, de tout connaître. Les dures exigences de la vie quotidienne rétrécissent, pour la plupart, le champ des études et ajoutent, à la limitation de nos facultés intellectuelles, la limitation du temps nécessaire pour apprendre. Il faut donc, faute de pouvoir dissiper toute ignorance, combattre l'ignorance avec discernement, viser à dispenser non pas à tous une omniscience chimérique, mais à chacun les notions indispensables pour remplir sa destinée et atteindre sa fin. L'erreur du XIX^e siècle a été de prétendre donner à tous des notions de tout, de les donner forcément superficielles et par suite facilement erronées, de charger les mémoires au détriment du jugement, de s'attacher

volontiers à l'accessoire aux dépens du principal.

Tout enseignement a souffert de ce manque de proportion et l'enseignement religieux en a peut-être souffert plus que d'autres. Il a souffert de la concurrence des notions scientifiques ou utilitaires qui restreignaient, dans les préoccupations d'esprits tiraillés en tous sens, la place faite au problème cependant prépondérant, entre tous, des fins dernières de l'homme. Il a souffert de la contagion des méthodes et des modes intellectuelles ; il a, comme les autres, dans le court espace de temps qui lui était mesuré, fait la part trop large aux détails, l'appel trop fréquent à la mémoire ; il n'a pas assez dégagé l'essentiel ; il n'a pas assez convaincu l'intelligence et persuadé le cœur de la vérité de la religion, de la grandeur du christianisme, de la liberté des enfants de Dieu, de la miséricorde du Christ, du rôle éminemment social et bienfaisant de l'Église.

L'ignorance religieuse est, en effet, surtout en France, le plus grand mal du temps présent. Les adversaires du catholicisme en sont vic-

times et les catholiques lui doivent, pour une large part, les persécutions dont ils souffrent ou dont ils se sentent menacés.

La religion catholique est méconnue surtout parce qu'elle est inconnue. Erreurs et préjugés, issus de l'ignorance, la présentent aux esprits prévenus comme une doctrine de compression et d'oppression, ennemie non seulement des passions humaines, — ses adversaires naturels — mais de la sincérité, de la liberté, de la justice, de toutes les nobles aspirations qui sont à la fois ses alliés, ses soutiens, ses supports-nés. La foi — libre adhésion de la volonté aux vérités devant lesquelles la raison ne s'incline que parce qu'il est raisonnable de s'incliner devant ce qui la dépasse sans la contredire — la foi n'est trop souvent jugée que superstition dictée par la peur. Le catholicisme, doctrine d'amour, est condamné, sans être entendu, comme doctrine de haine. Qui se doute, parmi ses adversaires, ignorants de l'Évangile, que le Christ a mis pour ainsi dire au même niveau, expliquant l'un par l'autre, le double commandement de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, c'est-à-dire

de l'amour des hommes. Qui se doute, parmi eux, que le christianisme commande aux catholiques d'aimer non seulement les catholiques, non seulement les chrétiens, mais aussi les incroyants et les infidèles ; qui se doute que la moelle et l'essence de toute la morale catholique tiennent entières dans ces deux sublimes commandements d'amour formulés par le Christ ? Qui se doute des admirables paroles de saint Jean proclamant que la charité parfaite ne connaît pas la crainte, car la crainte chasse l'amour et là où il y a la crainte ne saurait être l'amour parfait.

Et combien, parmi les chrétiens, parmi les catholiques qui se croient suffisamment instruits du dogme et des règles de discipline de l'Église, semblent avoir oublié ou n'avoir jamais lu les textes admirables qui leur dictent une conduite si haute, si profitable à tous, même à ceux qui ne partagent pas, même à ceux qui haïssent leurs croyances.

Si tous savaient, il semble qu'il n'y aurait plus place pour les préventions absurdes et pour les injustes persécutions ; la religion apparaî-

trait désirable, selon le souhait de notre grand Pascal, à ceux qu'elle n'aurait pas encore conquis, mais qui aspirent, dans la sincérité de leur âme, vers la vérité et vers le bien de l'humanité. Ainsi donc c'est en matière religieuse surtout que l'ignorance, faultrice de haines, doit être combattue par tous les amis de la paix et de la concorde.

Comment vaincre cette déplorable ignorance si répandue et d'autant plus dangereuse qu'elle s'ignore elle-même ? La tâche paraît, à l'heure présente, d'autant plus ardue que les ennemis du christianisme multiplient leurs efforts pour lier l'Église et s'opposer à la divulgation de sa doctrine. Elle n'est cependant pas au-dessus des forces des croyants. Quelque sombre qu'apparaisse l'avenir prochain, les obstacles qui se dressent devant eux ne sont rien en comparaison de ceux qui barraient la route aux apôtres de la primitive Église. Il n'y avait, dans la Rome impériale, ni liberté de la presse, ni liberté de réunion. Si, dénuée de ces puissants leviers que nous assure la civilisation contemporaine, entravée, brisée à chaque instant par les raffi-

nements de ses bourreaux, la doctrine a pu se propager et vaincre par sa douceur l'opposition des sociétés antiques, pourquoi de modernes apôtres seraient-ils impuissants à dissiper l'erreur, à réhabiliter le catholicisme ? Si des hommes ont compromis l'Eglise en obscurcissant la vérité divine par la contradiction qu'opposaient leurs passions à l'excellence de la doctrine qu'ils devaient illustrer de leurs vertus, si d'autres ont semblé rétrécir le catholicisme à la mesure mesquine de leur intelligence étroite, ne suffit-il point, Dieu aidant, pour remettre toutes choses au point, de dégager la vérité éternelle de toutes les poussières d'humanité qui en masquent l'éclat, et, par tous les instruments qui multiplient les contacts intellectuels, de faire incessamment connaître la pure doctrine de l'Évangile et de l'Église.



Conservation ou Conquête religieuse ?

Après les secousses terribles du XVI^e siècle, la rupture de l'unité de foi dans la chrétienté, le triomphe du protestantisme dans presque toute l'Europe septentrionale, l'Église catholique semble n'avoir eu d'autre ambition que de préserver ses fidèles contre l'invasion de l'hérésie dans les pays demeurés en communion avec le Saint-Siège. Cette politique de conservation trouvait son explication, sa raison d'être ou tout au moins son excuse dans l'état politique et social de l'Europe. L'esprit de liberté, le respect des convictions individuelles n'avaient rien gagné aux succès de Luther et de Calvin. La rébellion contre Rome n'avait pas abouti à l'affranchissement, mais au changement de sujé-

tion. Dans l'ordre spirituel, les promoteurs de la Réforme n'avaient pas supprimé tout dogmatisme ; ils n'avaient fait que substituer le leur à celui de l'Église. Dans l'ordre politique et religieux, ils n'avaient point libéré la foi de l'alliance du pouvoir ; pour avoir des protecteurs, ils s'étaient donné des maîtres ; ils avaient incliné la foi devant le souverain temporel et soumis les consciences aux princes. L'intolérance, fait humain, vice naturel à l'homme, et non mal religieux, encore moins mal particulier d'une religion, avait presque partout étendu ses rigueurs. L'absolutisme romain, fils de la Renaissance, mis à la mode par les légistes et les admirateurs de l'antiquité, étreignait les peuples sous la domination rude de souverains exclusifs de tout partage. Intolérance et absolutisme devaient trouver leur formule dans le principe « *Cujus regio, hujus religio* », adopté aux traités de Westphalie comme base de la pacification religieuse. Si la liberté de conscience a triomphé dans les actes internationaux de 1648, ce n'est qu'au profit des princes et aux dépens de leurs sujets. La

religion est liée à la souveraineté territoriale ; le prince est maître de la sienne et, parce qu'il est maître de la sienne, est en même temps et par là même maître de celle de ses sujets.

Dès lors, ce qui importe pratiquement pour l'Eglise catholique, comme pour toute confession d'ailleurs, c'est de conquérir ou de retenir les princes souverains. Conquérir, il n'y faut guère songer ; ce n'est pas à l'issue d'une lutte dont ils sortent triomphants que les princes ennemis du catholicisme seront portés à s'incliner devant Rome, à se convertir à une doctrine qui ne s'accommode avec l'absolutisme qu'en prétendant se maintenir au-dessus de lui. Retenir, conserver les princes fidèles, telle sera donc la seule ambition pratiquement permise pour maintenir dans le catholicisme le troupeau réduit par la défection des souverains passés au protestantisme. Mais cette politique de conservation, liant partie avec l'absolutisme, exagérera les dangers de la veille ou du jour pour fermer les yeux aux périls du lendemain. Prévenir toute rébellion spirituelle, éviter tout contact avec l'hérésie, étouffer toute

audace de pensée fautrice possible d'erreur, faire appel au prince pour fermer toutes les issues par où les courants d'air de la libre pensée risqueraient de refroidir l'atmosphère des serres où la foi catholique s'épanouit encore, tel sera, semble-t-il, le programme où l'Église, défiante des orages, cherchera pour elle-même et les siens un refuge, un abri, une sécurité.

Mais les âmes ne s'accommoderont pas volontiers de cette douce et tranquille chaleur ; beaucoup chercheront à s'échapper pour parcourir les espaces exposés à tous les vents. Vainement le pouvoir prêterait main forte à l'Église pour tenir fermées les portes des serres. Tous les efforts seront vains pour préserver contre leurs propres pensées, contre leurs propres désirs les hommes toujours avides de la science du bien et du mal. Contre les deux pouvoirs associés se fera la conspiration des âmes éprises de nouveautés et de libertés, cheminant prudemment d'abord, mettant à profit toutes les défaillances de l'autorité pour entre-bâiller, puis pour enfoncer les portes de l'édifice qu'elles ap-

pellent une prison. Cependant, confiante en l'appui du prince, méfiante envers l'humaine nature et l'humaine raison, l'Église a trop oublié peut-être que les âmes, pour être gardées, veulent être conquises et que dans les inévitables et perpétuelles batailles d'idées, l'offensive seule mène aux victoires tandis que la défense passive appelle les défaites. La crainte chasse l'amour. La contrainte, mère des révoltes, peut dicter la soumission ; elle est impuissante à faire jaillir la foi ; si elle prétend imposer la croyance, elle la discrédite auprès d'esprits généreux, impatientes du joug de la force ; si elle prétend préserver la doctrine contre les souffles pernicieux de l'erreur, elle la compromet auprès d'esprits hardis, curieux de connaissance. Elle crée le préjugé, redoutable entre tous, que la foi a besoin de l'ignorance et de l'appui du bras séculier. Elle retient les âmes timides et détache trop d'âmes fortes, cependant qu'endormie trop longtemps par un calme apparent, dans une sécurité trompeuse, la hiérarchie compte sur la pérennité d'une situation historique heureusement contingente

et fragile. Quand l'ancien régime s'écroule, l'Église est désorientée. Habitée au concours capricieux parfois, coûteux souvent, des souverains temporels, elle a peine à s'accoutumer à l'indifférence ou à l'hostilité des gouvernements. Elle cherchera longtemps à regagner leurs bonnes grâces fugitives et se résignera difficilement à renoncer au système de préservation, qui masquait d'apparences illusoires une graduelle et insensible déperdition de forces. Crainte et contrainte n'ont réussi ni à préserver, ni à conserver. On ne saurait s'en étonner, car crainte et contrainte sont des moyens humains et non des instruments chrétiens. L'Église, sous la pression des circonstances et de l'absolutisme ambiant, avait cédé à la tentation de se fier à un système opposé à l'esprit du Christ. Ce système lui avait fait oublier la nécessité et les conditions de la conquête incessante des âmes par l'apostolat constant de l'esprit et du cœur, de l'intelligence et de la vertu. Il devait révéler, au jour de la Révolution, la fragilité de l'édifice, fait en partie de pierres mortes prêtes à s'effriter,

quand il devrait ne compter que des pierres vivantes, animées d'une foi consciente, indélébile et agissante.

Le régime moderne, ouvrant, sur les ruines de la religion d'État, l'ère de la concurrence des doctrines, mettait l'Église dans la nécessité de conquérir sans cesse, dans la libre mêlée des idées, ceux mêmes qui, nés ses enfants, paraissaient lui appartenir sans contestation. Le catholicisme grandit en France, avec les Lacordaire et les Montalembert, assez fiers de leurs croyances, assez confiants en la force de la vérité pour ne compter que sur la liberté. Mais l'alliance avec l'État offre à nouveau ses séductions et ses pièges ; l'Église de France croit assurer la conservation de son troupeau en se mettant au service d'un régime autoritaire, en escomptant à nouveau l'appui du pouvoir civil. Elle ravive contre elle les préjugés et, dans l'illusion d'une sécurité trompeuse, oublie encore la nécessité et le prix de la conquête. Aujourd'hui les illusions sont tombées ; le pouvoir est hostile ; il ne faut pas compter sur lui pour conserver ; il faut conquérir sans lui et au besoin malgré lui.

Les conditions de la Conquête religieuse.

Il serait assurément téméraire de prétendre mettre en formules toutes les conditions de la conquête religieuse. De même qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père, de même il y a, sans aucun doute, plusieurs manières et plusieurs voies pour arriver à sa connaissance et à son amour. Tout chemin qui monte mène au ciel, selon la belle expression échappée d'une plume russe ; et tout effort de sincérité, de désintéressement, d'abnégation rapproche de la vérité les âmes qui la cherchent parmi les obscurités de nos rêves terrestres. Mais, de même que tous les yeux n'ont pas la même vision des distances ni des couleurs, tous les

esprits ne saisissent pas de même les lueurs spirituelles destinées à jalonner les routes qui doivent conduire les hommes vers leurs destinées éternelles. Ce qui frappe les uns laisse souvent les autres insensibles et la lumière ne pénètre pas de façon identique les intelligences inégales et les cœurs dissemblables. Dieu seul a le secret d'illuminer ses élus et lui seul connaît assez l'infinie variété de ses créatures pour adapter à la conquête de chacune l'infinie variété de moyens qui assurent le triomphe de sa grâce. Mais puisqu'il Lui a plu d'instituer son Église afin que, par des hommes, les hommes fussent appelés à Lui, il nous faut bien considérer les procédés humains comme les préludes et les auxiliaires des procédés divins, seuls décisifs, et s'il faut renoncer à décrire tout ce que peut tenter l'ingéniosité de l'apostolat pour vaincre les susceptibilités ou les défiances individuelles, il est permis de rechercher quelles sont au moins les conditions générales auxquelles paraît subordonné, à l'heure présente, le succès de tous les efforts tendant à ramener au catholicisme les foules qui s'en éloignent.

Il semble que ces conditions puissent se résumer en deux principes essentiels :

1° Il faut que la doctrine catholique soit mise à la portée des esprits contemporains ;

2° Il faut que ceux qui la veulent propager restent toujours fidèles à l'esprit de cette doctrine.

Mettre la doctrine catholique à la portée des esprits contemporains, ce n'est rien abdiquer, rien diminuer des vérités éternelles et immuables dont l'Église a la garde ; c'est simplement adapter l'exposé de ces vérités qui ne changent pas aux dispositions, aux tendances, aux aspirations des générations qui changent. La vérité est indépendante des intelligences qui peuvent la méconnaître ou l'ignorer sans la détruire ni l'altérer ; mais la connaissance et l'acceptation de la vérité dépendent, dans une très large mesure, d'une part, de l'état des intelligences appelées à la recevoir, d'autre part, de la forme plus ou moins accessible sous laquelle l'exposé leur en est proposé. Le succès de toute instruction, comme de toute éducation, dépend des aptitudes de l'élève et des talents du maître à

saisir ces aptitudes et à leur adapter des procédés d'enseignement. L'enfant ne saurait être instruit comme l'homme fait, ni le savant comme l'ignorant. De même, les nations ne peuvent être toutes formées de la même manière, et dans une même nation toutes les générations ne se laisseront point pénétrer de façon identique par les mêmes vérités. A chaque époque correspondent des tendances et des préoccupations intellectuelles particulières, des méthodes d'investigation propres, des enthousiasmes et parfois des préjugés spéciaux. L'intelligence humaine, trop faible pour saisir et comprendre tous les aspects de réalités complexes, exagère volontiers l'angle qui la frappe et ses erreurs ne sont souvent que la déformation ou l'amplification de vérités partielles. Chaque génération s'éprend volontiers d'aspects nouveaux de problèmes anciens et cherche, avec passion, à appliquer à toutes les questions qui l'inquiètent les méthodes dont les découvertes heureuses garantissent l'excellence, au moins en quelque domaine. Chacune, outrepassant les limites de la prudence, édifie sur des générali-

sations hâtives des systèmes souvent téméraires, mais certaine d'avoir enrichi de quelque acquisition nouvelle le vaste champ des connaissances humaines, ne veut accorder sa confiance qu'aux doctrines imprégnées de ses pensées et exprimées dans son propre langage.

Pour conquérir les âmes contemporaines aux vérités éternelles, il est donc nécessaire de connaître et de comprendre les méthodes qui séduisent ces âmes, les principes qui les guident, les idées dont elles vivent. Il est donc nécessaire que les catholiques qui prétendent exercer une action, que le clergé surtout, à qui incombe la mission d'éclairer et de convaincre, soient entièrement initiés aux procédés de la science et de la pensée modernes, qu'ils soient pénétrés des préoccupations et des tendances qui agitent les esprits éloignés du catholicisme, qu'ils les connaissent non pour les maudire et les condamner, mais pour en mesurer exactement la valeur, en louer ce qui mérite la louange, en délimiter avec précision la portée, en marquer les excès ou les insuffisances pour résoudre les problèmes qui dépassent la science et néan-

moins s'imposent à l'homme. C'est avec raison sans doute que l'on a pu parler de faillite de la science en tant qu'il s'agit de fixer l'humanité sur ses origines et sur ses destinées. Mais pour convaincre le siècle victime d'illusions aux apparences scientifiques, il faut avoir le culte de cette science dont il a l'idolâtrie. Pour marquer les bornes que la science est impuissante à franchir, il faut avoir, par l'étude personnelle, pris conscience de l'exakte étendue du domaine où la science multiplie ses merveilles, hors duquel elle ne peut rien. La vérité religieuse n'a rien à craindre de la vérité scientifique ; car une vérité ne peut être en contradiction avec une autre vérité. Les deux sphères d'action de la science et de la foi sont d'ailleurs différentes ; les conflits ne peuvent donc naître que si la science ou la foi prétendent sortir de la sphère qui leur est propre. Mais il est indispensable, et pour éviter les empiétements de la foi sur le domaine de la science, et pour mettre en garde contre les empiétements de la science sur les problèmes qui échappent à son action, d'avoir des idées aussi précises sur l'empire de la

science que sur celui de la foi. Aussi les catholiques doivent-ils considérer comme un intérêt primordial de maintenir et d'accroître, avec le souci de la haute culture intellectuelle, les moyens d'en assurer et d'en répandre de plus en plus le bénéfice parmi le clergé. Les Instituts catholiques ont rendu, à cet égard, de signalés services depuis une trentaine d'années. Parmi les dangers de la séparation de l'Église et de l'État, le moindre ne serait pas assurément de détourner de leur œuvre primordiale les ressources et l'attention des fidèles attirées tout d'abord peut-être par des besoins plus tangibles quoique moins graves.

Si le devoir des catholiques et surtout du clergé est de conquérir, par la supériorité intellectuelle, le respect et l'influence que le monde contemporain accorde à la science, il ne saurait leur suffire de connaître la carte des intelligences et des doctrines modernes, ni de comprendre les systèmes à la mode. Comprendre les idées qu'on ne partage pas est la première condition pour agir sur ceux qui les professent, mais cela ne suffit pas pour faire comprendre

ses propres idées à ceux qui en sont éloignés. Il faut encore parler un langage qui puisse être entendu. Que la doctrine catholique n'ait pas toujours été exprimée en termes de nature à la bien faire saisir et justement apprécier des incroyants ou des hésitants du XIX^e siècle, c'est ce qu'expliquent suffisamment, semble-t-il, certaines raisons historiques qu'il conviendra de rappeler brièvement. Comment elle pourrait être exposée sous une forme plus accessible aux esprits du XX^e siècle, c'est ce qui reste à dire pour achever d'indiquer ce qu'il faut faire pour la mettre à la portée de notre époque et de notre pays.

Le triomphe du protestantisme dans une grande partie de l'Europe n'a pas seulement rompu l'unité de la foi de la chrétienté en détachant du catholicisme des peuples entiers. Il a, en outre, et par contre-coup, exercé une action funeste sur l'orientation même de l'Église. Le grand mouvement intellectuel du XVI^e siècle avait provoqué l'anarchie dans les idées et dans les faits. Après les terribles secousses qui avaient, en Europe, ébranlé les fondements de

l'ordre social, une paix relative s'est établie au XVII^e siècle, grâce au partage des territoires et des âmes entre divers absolutismes, également jaloux de leur souveraineté, également intransigeants dans leurs doctrines, également hostiles aux nouveautés menaçantes pour eux. Parce que l'intolérance des États protestants fermait à l'Église catholique tout espoir de reconquérir les peuples séparés d'elle et soustraits à ses prédications, il devait être plus tentant pour elle de chercher, dans l'intolérance des États catholiques, l'assurance de la préservation de la foi pour les nations dont les chefs étaient demeurés unis à Rome. L'appui du pouvoir temporel, parce qu'il était la garantie nécessaire de la liberté du culte catholique, devait paraître une garantie suffisante de la conservation de l'orthodoxie. La conquête des intelligences et des cœurs, interdite en pays réformés, devait sembler inutile en pays catholiques. Meurtrie des coups reçus, réduite à compter avec la force, à chercher dans la politique le soutien d'une existence libre, la hiérarchie catholique devait tout naturellement regretter le passé de puissance et

de splendeur où elle dominait la chrétienté ; elle devait incliner à regarder ce passé comme l'idéal et, faute de pouvoir le faire revivre tout entier, avoir le désir d'en sauver tout au moins ce qui avait survécu. Double tentation qui tendait à confondre de plus en plus les questions religieuses et les questions politiques, à créer un état d'âme où les idées, les formes intellectuelles, les institutions d'une époque disparue se mêleraient à la doctrine éternelle au point de sembler faire corps avec elle. Les hardiesses de pensée avaient souvent, au moyen âge, causé de graves embarras, mais elles avaient jeté un incomparable éclat sur l'Église qui était incontestablement à la tête du mouvement intellectuel ; or elles étaient devenues suspectes. Leur grandeur, leurs services, la puissance morale dont elles étaient, dans une certaine mesure, la condition, devaient s'effacer après la récente expérience de leur danger. La peur des audaces intellectuelles s'alliait bien d'ailleurs avec les principes de conservation de l'absolutisme politique. Elle devait donc se développer avec les progrès du pouvoir absolu.

Le XVII^e siècle est encore, en France, un grand siècle de pensée catholique. L'édit de Nantes avait institué, dans notre pays, la tolérance religieuse. Cette tolérance était, en Europe, une exception. Laissant des protestants libres, elle laissait des protestants à convertir. Laissant des doctrines rivales en présence, elle excitait à la controverse, et par suite à l'étude. Les plus grands esprits abordent alors les problèmes religieux avec une hauteur de vues et une sincérité de convictions qui ne redoutent point de regarder en face les difficultés. Ils entendent se rendre compte et rendre compte de leur foi. Ils croient, comme l'apôtre Paul, que leur foi doit être raisonnable ; ils ne craignent point pour elle les contradictions de la raison ; ils comptent, au contraire, sur le concours de la raison. Mais leur hardiesse soulève de nouvelles inquiétudes. Les protestants ne se convertissent pas assez vite ; le jansénisme introduit ses rigueurs et ses erreurs jusque parmi les penseurs les plus éminents. L'absolutisme en prend ombrage et la révocation de l'édit de Nantes, faute morale, faute politique,

faute intellectuelle, condamne l'Église de France à dominer par la force, par là même à perdre les sources de l'autorité morale et de l'influence intellectuelle. La crainte domine à l'intérieur comme à l'extérieur ; crainte de l'hérésie, et, par une suite exagérée, crainte de toute doctrine nouvelle, crainte même de toute forme nouvelle de la pensée ; crainte de la tentation, et, par suite, crainte du contact du clergé avec le monde, crainte de tout, sauf crainte de l'impuissance où doit cependant nécessairement conduire un système qui, par défiance pour la faiblesse humaine, en vient à méconnaître les conditions mêmes de la vie. Les conséquences ne se révéleront que lentement. La force acquise dans un grand siècle de foi et de pensée religieuse ne saurait se perdre en un jour.

Mais quand, au XVIII^e siècle, les mauvaises passions toujours prêtes à conspirer contre le catholicisme, jointes à la légèreté des classes dirigeantes, permettront au scepticisme et à l'incrédulité de conquérir la vogue et de donner le ton à la mode, l'Église de France, désol-

rientée, mal préparée à la lutte des idées par l'isolement où elle s'est retranchée, impuissante à conquérir sera par là même impuissante à conserver. Jusqu'à la Révolution, les apparences officielles masqueront — insuffisamment d'ailleurs — la profondeur du mal. La tourmente révolutionnaire aurait dû ouvrir les yeux à l'évidence, faire comprendre aux catholiques et au clergé de France la nécessité d'une attitude et d'une orientation nouvelle. Mais les contemporains jugent mal de la portée des événements et de la profondeur des évolutions dont ils sont les spectateurs souvent inconscients.

Le Concordat fit renaître l'illusion que le pouvoir temporel serait la sauvegarde de la foi. Le souvenir des privilèges perdus maintint, dans le clergé, le regret du passé, sans que les ruines accumulées, ni l'hostilité d'un grand nombre de meneurs de l'opinion publique l'aient convaincu de la nécessité de nouvelles méthodes de formation et d'apologétique adaptées à un nouvel état d'esprit.

Le XVII^e siècle semble encore, au XIX^e, mar-

quer pour le clergé de France la dernière étape de la pensée catholique et donner la dernière formule de la préparation des clercs. Faire des prêtres pieux pour gouverner des âmes dociles, tel demeure l'idéal ; cependant la piété ne suffit pas pour ramener des âmes rebelles, éprises de toutes les illusions et de toutes les nouveautés qui sollicitent leur imagination ou flattent leur raison, enorgueillies d'avoir secoué le joug de toutes les autorités traditionnelles. A un siècle audacieux et chercheur, la vérité ne pouvait être prêchée comme à un siècle empli de la crainte de Dieu et du respect de l'autorité. Cependant les séminaires se sont moins préoccupés d'armer des apôtres que de préserver des âmes timides des tentations de l'esprit et du cœur. Pour éloigner le péril des doctrines fausses ou seulement hardies, l'enseignement s'est mû entre la philosophie du moyen âge et Bossuet, a foudroyé des erreurs oubliées ou démodées, mais s'est détourné des systèmes à la mode et a mentionné à peine les erreurs contemporaines. A n'envisager que le passé sans le rapprocher sans cesse du présent et sans

le rapporter sans cesse à l'avenir, il a perdu contact avec la vie, il a pris une allure artificielle qui accentuait la crainte constante d'être trop audacieux. De là tant de prêtres excellents, modèles de vertus privées, mais incapables d'exercer l'influence et l'action qui ne sauraient être l'apanage d'une foi timide, portée à fuir l'épreuve de la contradiction.

La crainte des erreurs protestantes et des fantaisies de l'interprétation individuelle a éloigné de la méditation des évangiles. C'est en dehors de cette source vitale de l'esprit chrétien que fidèles ou incroyants acquièrent une connaissance superficielle, incomplète et souvent erronée de la doctrine catholique. Ils ne l'entrevoient le plus fréquemment qu'à travers des formules théologiques, intelligibles aux initiés, mais inaccessibles à la foule ou, ce qui est pis encore, destinées à être comprises à rebours, à faire méconnaître au lieu de faire connaître la doctrine catholique.

Le clergé, non seulement séparé du monde, mais séparé de son temps par sa formation intellectuelle, par la nature de ses études et de

ses méthodes, parle un autre langage que celui du monde qu'il doit instruire. Que de confusions, que de malentendus, que d'esprits éloignés du catholicisme parce que tel document émané d'autorités religieuses exprime, en thèse, des vérités essentielles, élémentaires, presque évidentes, qui, transposées, avec leurs termes absolus, dans l'hypothèse de la période contemporaine, apparaissent comme des affirmations irritantes, injustes, inadmissibles. Que l'idéal, en thèse, soit non la liberté des cultes qui suppose des divergences d'opinions religieuses donc des esprits plongés dans l'erreur, mais l'unité de foi dans la vérité, cela est d'évidence non seulement catholique mais simplement humaine. Mais que la liberté des cultes soit réprouvée par les représentants de l'Église, en dehors des rares esprits avisés de la distinction de la thèse et de l'hypothèse, la foule conclura que l'Église est, de son essence, intolérante et que le manque de force matérielle l'empêche seul de persécuter actuellement les dissidents.

Que la formule « hors de l'Église point de salut » tombe sous les yeux d'un incrédule, d'un

indifférent ou d'un de ces chrétiens mal instruits qui ignorent la théorie de l'Église invisible, la conclusion s'impose à leur esprit que l'Église prononce la condamnation éternelle contre quiconque ne fait pas ouvertement profession de la foi catholique. De là à croire très sincèrement que la doctrine catholique est inique et fausse, la distance n'est pas grande. Ce sont, si je ne me trompe, des malentendus de ce genre nés de la simple lecture d'un catéchisme diocésain qui ont détourné de grands et loyaux esprits, tel que Taine, de faire instruire leurs enfants de la religion catholique.

Les exemples ne seraient que trop faciles à multiplier. Et l'on peut conclure, sans exagération, que la doctrine catholique est méconnue de très bonne foi par la plupart des incroyants et même par beaucoup de croyants. C'est là, semble-t-il, le plus grave péril pour l'avenir du catholicisme en France. Mais ce péril est de ceux qui peuvent être conjurés. Il s'agit simplement d'aviser à l'adaptation des méthodes d'enseignement religieux et de prédication religieuse de manière à faire connaître, dans

toute sa vérité et dans toute sa grandeur sur-humaine, l'essence au moins de la doctrine catholique.

La première condition, pour la faire entendre et la faire pénétrer, est de l'expliquer dans un langage accessible à tous, assez précis pour écarter les interprétations erronées, assez souple, assez conforme au langage courant pour être compris de ceux qui ne sont pas familiarisés avec la terminologie parfois elliptique de la théologie.

La seconde est de présenter la doctrine aux esprits positifs du XX^e siècle sous une forme vivante, en partant toujours des réalités tangibles pour les élever aux réalités invisibles et surnaturelles. Ainsi, pour amener à la foi, est-il nécessaire de montrer qu'elle est la solution d'un problème inéluctable, imposé par les conditions mêmes de la vie. L'homme ne passe que peu de jours sur cette terre. D'où vient-il et où va-t-il ? Nulle science humaine ne peut se flatter de résoudre le mystère de son origine et de sa destinée. La science constate la loi inéluctable de la mort. Rien ne lui permet d'affirmer que

la mort est une fin et non un commencement, et cependant l'homme ne peut échapper à la nécessité de se faire une opinion sur la mort et sa fin dernière. A défaut de certitude il lui faut au moins parier, selon l'énergique et décisive expression de Pascal. Car son sort éternel comme la règle de sa vie sur terre dépendent des réalités que masque le mystère de la tombe et sont liés à l'opinion qu'il en a. La mort clôt-elle irrémédiablement le drame de la vie, l'homme est à lui-même sa propre fin ; sa fantaisie est sa seule loi ; le devoir n'est qu'un vain mot, mais comme la terre est impuissante à assouvir ses désirs, pessimisme et désespoir sont les seules conclusions logiques où le puissent conduire ses passions débridées mais non satisfaites, son égoïsme exaspéré mais toujours déçu. L'ordre, la grandeur, la beauté, le sens de la vie ne peuvent renaître qu'avec la foi, l'espérance, la charité ; ces trois vertus sont donc nécessaires à la vie de l'humanité, mais en même temps qu'elles sont les bases fondamentales de toute vie chrétienne, elles ne trouvent leur raison d'être que dans le christia-

nisme. D'autre part, elles sont des vertus ; elles exigent donc quelque effort ; elles ne s'imposent pas à l'homme comme un théorème de géométrie ou comme une évidence auxquels l'esprit adhère sans mérite. Et il convient, sur ce point, de prévenir toute confusion, car les intelligences sont tout naturellement prêtes à se dérober dès qu'elles croient apercevoir des contradictions dans la doctrine ou des démentis dans la réalité.

La troisième condition sera donc d'expliquer avec une scrupuleuse exactitude les points les plus délicats en même temps que les plus essentiels. Il ne faut point prêcher que la doctrine catholique illumine le monde des âmes avec une clarté aussi inéluctable que celle dont le soleil, aux jours sans nuages, illumine notre terre. Car cette affirmation est propre à détourner de l'Église les âmes sincères qui savent, par expérience personnelle, que l'acte de foi n'est pas un acte involontairement accompli sous l'impulsion d'une force irrésistible, mais qu'il souffre parfois difficulté. L'Église n'enseigne-t-elle pas d'ailleurs que la volonté de l'homme et la

grâce de Dieu ont leur part dans l'acte de foi et doivent achever ce qu'il appartient à l'intelligence et à la raison de commencer. Beaucoup d'esprits peut-être seraient moins hostiles ou mieux affermis dans leur foi, s'ils n'étaient dans l'erreur ou dans l'incertitude sur l'essence même de la foi catholique, notion fondamentale et trop rarement mise en pleine lumière. Il semble que le prêtre hésite parfois à donner les précisions nécessaires, de peur d'inspirer des doutes aux âmes qui jouissent de la paisible mais fragile « foi du charbonnier », tandis qu'il craint moins d'exagérer sa pensée dans un sens rigoureux, comme si cette pensée ne pouvait atteindre son but qu'en le dépassant et pénétrer les âmes qu'en les effrayant. A un prédicateur qui venait de faire une peinture terrifiante des supplices de l'enfer, un auditeur demandait, en particulier, s'il croyait vraiment à la réalité des horreurs qu'il avait décrites. Et le prédicateur de répondre qu'il n'y croyait point, que ces descriptions n'étaient que procédés oratoires pour mieux impressionner l'imagination de son auditoire. Pensant émou-

voir et convaincre, il n'avait peut-être réussi qu'à fausser les idées, à provoquer la révolte et non la crainte, à faire prendre pour un Dieu bourreau le Dieu de miséricorde de l'Évangile. Qui a la sublime mais redoutable mission de prêcher la vérité religieuse doit la faire connaître telle qu'elle est, sans la modifier, donc sans y ajouter aussi bien que sans en retrancher. Le zèle qui exagère est un zèle qui éloigne au lieu de ramener. Le zèle qui craint d'être trop large et qui ne redoute point d'être trop étroit est un zèle dangereux.

Enfin, plus que jamais, peut-être les âmes françaises demandent surtout à la religion, espérance et consolation ; elles s'éloignent du catholicisme parce que la doctrine catholique leur semble dure, injuste, et par conséquent fausse. Pour dissiper l'erreur profonde, le mal-entendu lamentable, il importe au plus haut point de redresser toutes ces déformations de vérité qui trompent et font prendre pour une mauvaise nouvelle la « bonne nouvelle » de l'Évangile. Il faut craindre de trahir l'esprit du christianisme intégral qu'est le catholicisme,

en penchant vers les sévérités excessives issues du jansénisme. Il faut, selon la belle pensée de Pascal, pour montrer que la religion est vraie, montrer qu'elle est désirable, montrer que, loin d'imposer à l'humanité des fardeaux intolérables, sa mission est d'affranchir et de libérer. Il faut faire luire l'espérance dans le Christ rédempteur qui est venu pour appeler non les justes mais les pécheurs, pour répandre à profusion, par son Église, la miséricorde et le pardon, pour proclamer que la loi divine est une loi d'amour puisqu'elle se résume dans les deux grands commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, pour donner à la loi de charité envers les hommes sa seule base solide — base à la fois rationnelle et surhumaine — dans l'amour du Dieu Sauveur.

Il ne suffit pas de bien connaître l'état d'âme des contemporains, d'adapter à cet état d'âme l'exposé de la doctrine catholique, de mettre en évidence la grandeur et la douceur de la religion de miséricorde et d'amour ; il faut rester fidèles à l'esprit de la doctrine. Il ne suffit pas de prêcher l'Évangile ; il faut en pratiquer et en

suivre les conseils. L'arbre est, en effet, jugé aux fruits qu'il porte. Il faut que les fruits du catholicisme aient toute la saveur de la sève chrétienne. Sinon les âmes sincères qui sont éloignées de l'Église s'éloigneraient davantage. La contradiction des principes et des actes ne peut en effet que jeter le doute sur la sincérité des convictions ou l'efficacité de la foi. La foi sans les œuvres, selon l'expression de l'apôtre, est une foi morte, donc incapable de propager la vie et la lumière.

Or, si les catholiques de France procèdent, avec quelque rigueur, à leur examen de conscience, ils devront reconnaître que leur attitude publique a été souvent bien peu conforme aux principes évangéliques. Sans doute, ils ont créé d'admirables œuvres de charité ; ils ont secouru, sans ostentation, bien des misères ; ils ont, dans un esprit véritablement chrétien, donné une aide désintéressée à des légions de malheureux, sans leur demander d'autre titre que leur infortune, sans limiter leur action bienfaisante à leurs coreligionnaires. Leurs congrégations ont soigné les malades sans

distinction d'opinions ; elles ont recueilli des vieillards et des orphelins. D'admirables dévouements et de très purs héroïsmes ont témoigné, de façon discrète, dans les retraites obscures où se réfugie la souffrance, loin du monde qui s'en détourne, des merveilles d'abnégation et de sacrifice dont les véritables disciples du Christ puisent le secret à la source divine qui seule peut le livrer. Il y aurait injustice à le méconnaître et, s'il plaît aux adversaires du christianisme de l'oublier, il convient de le rappeler. Mais à côté de ces fidèles et le plus souvent obscurs serviteurs de Dieu, sans autre ambition que d'accomplir humblement la volonté du Père céleste, de soulager les pauvres, de consoler les affligés, il s'est trouvé trop de catholiques portés à oublier que le royaume de Dieu n'est point de ce monde, enclins à croire et à dire que le royaume de Dieu tel qu'ils le comprenaient, devait, par eux et en eux, être imposé au monde. S'écartant inconsciemment du plan divin pour revenir à la conception humaine qui hantait les âmes juives lors de la venue du

Sauveur, ils ont pensé et ils ont affirmé que la foi leur conférait le droit à la domination de la terre. Ils se sont considérés comme élevés au-dessus de l'humanité, comme ayant titre à la commander, à la contraindre, à la plier à leurs idées, à leurs opinions. De la formule vraie « l'erreur n'a pas de droits » ils ont tiré la déduction fautive que les hommes qui sont dans l'erreur n'en ont pas davantage. Ils ont imprudemment proclamé que ces hommes ne pouvaient errer de bonne foi, que, par suite, ils devaient être tenus pour coupables et traités sans ménagements. Ils ont prêché le recours à la force et ils ont provoqué la révolte. Ils ont oublié que ceux qui voient doivent avoir pitié des aveugles et non les condamner. Ils ont oublié que la connaissance de la vérité ne confère pas de droits mais impose des devoirs, qu'elle n'autorise pas l'emploi de la violence mais exige la pratique de la miséricorde. Ils ne se sont point souvenus des exemples du divin Maître qui a voulu être victime des hommes pour les sauver et qui n'a jamais voulu user de sa puissance contre ceux qui le rejetaient.

Aux apôtres appelant la foudre sur la cité insensible à leur prédication, Il répond : Vous ne savez de quel esprit vous êtes. Je suis venu pour sauver les hommes et non pour les perdre. Aux serviteurs qui proposent d'arracher l'ivraie dans le champ du Seigneur, Il ordonne de n'en rien faire de peur qu'en arrachant l'ivraie, ils n'arrachent aussi le bon grain. Aux apôtres indignés qui tirent l'épée contre la horde amenée par Judas, Il ordonne de remettre l'épée au fourreau. S'il le voulait, Il pourrait prier son Père de lui envoyer des légions d'anges qui extermineraient sans peine ses ennemis : Il ne le veut pas. L'esprit de la doctrine est clair. Ce n'est pas aux serviteurs du Christ qu'il peut appartenir de s'ériger en juges des autres hommes, de peser sur leurs consciences, de les violenter, de les condamner. Serviteurs bornés et maladroits puisqu'ils sont hommes, ils ne sont même pas capables de discerner avec certitude l'ivraie du bon grain. Qu'ils se préoccupent des poutres qui obscurcissent leur vue et s'inquiètent moins des pailles qui peuvent se glisser dans l'œil du prochain. Qu'ils aient

secrètement pitié des hommes qui sont dans l'erreur ; qu'ils essaient de faire luire à leurs yeux la lumière ; qu'ils tentent de les instruire et de les convaincre ; qu'ils soient, pour eux, pleins de miséricorde et de charité ; qu'ils leur montrent, ainsi, que le catholicisme, sur cette misérable terre, est un bienfait non seulement pour les catholiques, mais aussi pour les incroyants ; qu'ils soient convaincus que les âmes ne peuvent être conquises à Dieu que par les sacrifices des croyants et non par celui des incrédules ; alors ils seront fidèles à l'esprit de la doctrine et ils manifesteront la sublime vertu de l'Évangile.



APPENDICE I

Considérations sur l'état présent de l'Eglise de France.⁽¹⁾

Mgr Latty n'est pas du nombre des pessimistes que décourage, qu'effraie le triomphe des adversaires du catholicisme. Il n'est pas de ceux qui se lamentent parce que l'appui officiel de l'État vient de manquer à l'Église. Il est de ceux qui pensent que la religion du Christ peut se passer de l'onéreuse protection des pouvoirs publics, parce qu'elle a, dans les enseignements de son divin Fondateur, assez d'éléments de force et de vitalité pour refaire dans l'avenir ce qu'elle a fait dans le passé : conquérir les âmes

(1) Brochure de Mgr Latty, évêque de Châlons, Paris, Poussielgue, 1906, 109 pages.

sincères qui ont soif de vérité, pacifier une société où des passions aveugles font gronder les discordes. « Notre pensée, dit-il, est que le régime concordataire fut, pour une grande part, responsable des difficultés, des lacunes, des impuissances dont l'Église de France eut à gémir pendant un siècle, et que la disparition de ce régime lui donnera l'occasion de se reconstituer et de vivre sinon en toute liberté, du moins en conformité plus vraie avec la nature propre de ses lois et de ses besoins (1). » Puis, l'évêque de Châlons justifie sa thèse en présentant « d'abord un état du clergé français d'après un écrit qui, pour être vieux de quelques années, semble prendre aujourd'hui une plus frappante actualité », en examinant ensuite les efforts vainement tentés par le clergé pour sortir de la situation fâcheuse qui lui était faite ou pour en améliorer les conditions, en jugeant enfin l'acte violent, mais fatal, qui a séparé l'Église de l'État et qui, en transformant l'organisation extérieure de l'Église, aura, pour

(1) P. 8, 9.

l'État lui-même des conséquences d'une incalculable portée.

La pensée dominante de Mgr Latty est que la cause principale de la décadence du catholicisme en France doit être cherchée, bien moins dans les entreprises de ses ennemis, que dans l'insuffisante adaptation du clergé au rôle qu'il doit remplir. L'écrit anonyme que cite avec louanges l'évêque de Châlons, « le clergé français en 1890 », constatait avec tristesse que, « sur une foule de points, le clergé a cessé d'être en contact avec les idées et les mœurs de la nation ; qu'il y paraît en étranger... que le clergé et la nation vivent à côté l'un de l'autre se touchant à peine par certains actes de la vie et ne se pénétrant pas du tout... Aux grands périls et aux grandes crises, ajoutait-il, il faut opposer de grandes résistances et de grandes forces. Nos résistances et nos forces à nous, nos moyens de combattre et d'agir, c'est la science, c'est la vertu : nous en avons, mais point assez. Nous n'avons qu'une science et des vertus ordinaires ; il nous les faudrait extraordinaires et de première puissance, telles qu'on

les vit toujours aux époques critiques de notre histoire. Les vraies causes, les causes premières de notre infériorité et de notre impuissance, c'est donc en nous qu'il convient de les chercher. Elles proviennent de nos défauts ; elles sont inhérentes à notre propre organisation et au fonctionnement particulier de notre hiérarchie ». Insuffisance des études qui assurent « la valeur d'un homme et la considération d'un corps » en les mettant à la tête du mouvement intellectuel du pays, insuffisance de pénétration de l'esprit évangélique, source et base de toute prédication et de toute action chrétienne, telles sont les raisons primordiales de la diminution de l'influence du clergé sur les esprits et par suite de l'abaissement de la foi. « Supposons, disait l'auteur de l'écrit, que durant les cinq années de son séminaire, on ne mette entre les mains d'un clerc qu'un seul livre : l'Évangile ; qu'on le lui explique, tant au point de vue historique qu'au point de vue dogmatique et moral ; qu'on le lui donne à méditer le matin et le soir et à lire tout le long du jour ; que, tous les jours, on l'habitue à

parler sur ces pages inépuisables du Maître, tantôt pour discuter, tantôt pour enseigner, tantôt pour consoler, toujours pour pratiquer l'art divin dont l'objet est d'arracher l'âme aux ténèbres et au mal et de l'élever vers les hauteurs célestes : que ce travail et cet exercice se poursuivent dans le calme et la solitude jusqu'au bout de l'initiation cléricale, et cela sans que maîtres ni élèves perdent jamais de vue l'esprit, les besoins et les misères du siècle : si un clerc, disons-nous, était soumis à cette formation simple et constante, nous affirmons qu'il en sortirait plus docte, plus saint, plus apte à prêcher Jésus-Christ et à le faire aimer que tous les clercs ordonnés par nos Évêques de l'an 1889. » Les études du clergé étant « mal ordonnées et peu encouragées », le sens évangélique insuffisamment développé, est-il étonnant « que les personnes et les choses soient moins à leur place et en leur rang ? que les petits esprits et les petites vertus arrivent à la suprématie ? et qu'il se forme on ne sait quelle classe d'hommes à piété étroite, capables par quelques côtés de faire illusion à un certain monde et surtout à

eux-mêmes, impropres d'ailleurs à rien produire de grand et qui dure ? »

Des efforts ont été faits, des réformes ont été tentées depuis 1890. Il faut avouer que les uns et les autres ont donné peu de résultats. La méthode et la préparation ont été également insuffisantes. Ainsi peuvent s'expliquer et la médiocrité de l'action sociale essayée par quelques prêtres de grand cœur, et les enthousiasmes excessifs pour des procédés d'apostolat qui, pour avoir réussi à l'étranger, ne semblent pas destinés à réussir en France, et l'insuccès des moyens extérieurs, pèlerinages ou autres, employés pour ranimer le zèle, échauffer la piété des fidèles, et le périlleux engouement qu'ont suscité dans une fraction du clergé les abus de la critique. « Nous n'hésitons pas à dire, déclare Mgr Latty, que les succès qu'a eus l'*hypercritique* et le mal qu'elle a fait sont un des signes les plus saisissants de l'état de faiblesse où a trop longtemps périclité la science ecclésiastique : l'*hypercritique* ne pouvait prendre et pousser que sur une terre épuisée ou mal cultivée... De tout ce que le clergé

a entrepris en ces dernières années pour se réformer, ajoute-t-il plus loin, rien n'a réussi ; ou s'il y a eu quelque succès, aucun n'a eu ni portée ni durée sérieuse. Aucune œuvre d'ensemble n'a été possible, point de concert ; point d'institution ralliant et reliant les parties diverses de notre Église ; l'esprit de corps est insuffisant, et le corps lui-même n'est pas ce tout organique, compact et solidaire, qui est libre de se mouvoir et d'agir conformément aux lois de sa constitution. Ce ne sont pas les aberrations de l'hypercritique qui auraient pu émouvoir longtemps le clergé, si, chaque année, les évêques de France s'étaient réunis pour délibérer en commun, rendre des jugements, prendre des résolutions ; et l'on n'aurait pas vu tant de prêtres s'agiter dans le vide et s'égarer en de chimériques desseins, si tous les prêtres de chaque diocèse, assemblés autour de leur évêque, avaient eu la faculté d'exposer leurs idées, de faire connaître les besoins de leurs paroisses et de demander des directions précises et opportunes. Mais rien de semblable n'était possible dans l'état présent de l'Église. Nous

l'avons dit suffisamment : ni l'ordre ni la vie ne font défaut dans le clergé : mais il a, de l'ordre, surtout l'immobilité, et de la vie, trop souvent les soubresauts (1)... Il est nécessaire qu'une nouvelle effusion de l'Esprit d'en haut en pénètre les ministres, d'un bout à l'autre de la hiérarchie. Il semble bien que la Providence s'apprête à opérer cette régénération et que, pour arriver plus promptement à ses fins, elle veuille se servir de la loi de séparation de l'Église et de l'État : « ni ses voies ne sont nos voies, ni ses pensées ne sont nos pensées. »

Le Concordat avait été faussé et vicié par les articles organiques. L'Église de France n'y avait dès lors trouvé la paix et une certaine sécurité qu'au prix d'une tutelle étroite, l'entourant de servitudes pesantes, entravant son développement, paralysant trop souvent son action. Le clergé réduit, dans une large mesure, à la condition humiliante d'un corps de fonctionnaires, y avait perdu l'esprit « d'initiative et de décision ». Aussi, « quelque injuste et

(1) P. 72.

quelque odieuse que soit la loi de séparation », l'Évêque de Châlons n'hésite-t-il pas « à la regarder comme un de ces événements où l'homme met ses desseins de malice et de destruction et dont la Providence se plaît à tirer des occasions de renaissance et les moyens de liberté... Indépendante dans sa sphère propre, l'Église apparaîtra mieux désormais avec son caractère et dans son rôle de puissance spirituelle, et, sans crainte, sans calcul, sans arrière-pensée, elle enseignera ses doctrines immuables de justice et de progrès moral... elle se dressera... comme une maîtresse de vérité, un refuge des esprits libres, une bienfaitrice des petits et des pauvres, une initiatrice de toutes les âmes éprises d'idéal et de bien, qu'elles soient humbles ou grandes, souriant à la vie ou la quittant dans la mort ».

Mais il faut que, dans l'œuvre de reconstitution qui s'impose, l'Église de France, s'attachant uniquement à conquérir des âmes, à donner « aux croyants une foi plus vigoureuse et plus pratique », se garde de toute action et de tout concours politique... Aujourd'hui, moins que

jamais, il n'est permis de faire fond sur la conscience et la responsabilité des hommes publics. « Il importe d'ailleurs que l'Église prenne une attitude si nette, si indépendante, si dégagée des disputes et des intrigues de la politique que le peuple voie enfin que nous n'affectons ni prépotence ni domination... Ce peuple aime ceux qui l'aiment ou qui paraissent l'aimer, même s'ils l'exploitent... Représentants de Celui qui fut tant aimé du peuple, nous avons peut-être trop oublié une chose : c'est que, dans les conflits qui éclatent entre le peuple et l'une quelconque des puissances du siècle, nous devons toujours être avec le peuple. Il n'a pas toujours raison ; mais toujours il a besoin d'un ami qui l'assiste et le conseille ; et qui sera cet ami de toutes les heures, si ce n'est le ministre de l'Évangile ? S'il fallait être heureux sans le peuple ou souffrir avec le peuple, prêtres, choisissons de souffrir avec le peuple, il a tous les droits à notre préférence. N'est-ce pas pour lui que le « Sauveur était ému d'une compassion tendre et sublime en le voyant accablé et gisant comme des brebis sans pasteur ? »

Il est singulièrement réconfortant de voir des évêques, non seulement envisager sans crainte un avenir qui n'est pas sans périls, mais encore dire hautement que dangers et remèdes dépendent moins des adversaires du catholicisme que du clergé et des fidèles. Que ceux-ci veuillent et sachent, chacun dans la mesure de ses facultés, montrer à notre pays que la place assignée à l'Église par la mission qu'elle tient de son divin maître est en tête de la civilisation, en tête du mouvement intellectuel et du progrès moral, les heures d'épreuve présageront de superbes lendemains. Sur leurs ennemis, ils ont peu de prises ; mais sur eux-mêmes, ils peuvent beaucoup, et c'est des réformes qu'ils opéreront et des victoires qu'ils remporteront sur eux-mêmes que dépend la renaissance du catholicisme en France. Il est bon et il est salutaire que ce soient nos évêques qui le proclament.



APPENDICE II

Tirer le bien du mal.

Tel est le titre d'une brochure substantielle dans laquelle Mgr Le Camus, évêque de la Rochelle, exposait, peu de temps avant de rendre son âme à Dieu, quelques « considérations sur la suite à donner au régime de la séparation (1) ».

Mgr Le Camus ne s'attardait pas à critiquer la loi du 9 décembre 1905. « Pie X, disait-il, vient de juger, de flétrir et de condamner la loi oppressive de séparation imposée à l'Église de France. L'Église ou plutôt le monde sait à quoi s'en tenir. » Mais « cette juste sentence ne

(1) Paris, 1906, librairie Oudin, 24, rue de Condé.

supprime pas la loi, pas plus que toutes les concessions ne seraient parvenues à la prévenir ». Ce qui importe, c'est d'envisager virilement la situation qui en résulte et le parti qu'il convient de prendre pour tirer, de cette situation créée contre l'Église, le bien des âmes et le renouveau du catholicisme. L'évêque de la Rochelle n'était pas de ceux qu'effraie la séparation. La rupture de l'antique alliance entre l'Église et l'État lui semblait une conséquence inévitable des conditions actuelles de notre société française.

Pour qui vit en contact intellectuel avec elle, il n'est pas douteux que des transformations profondes se sont produites dans l'esprit public et que l'alliance avec l'État, autrefois considérée comme aussi désirable et aussi naturelle que celle de l'âme et du corps, apparaît désormais aux incroyants comme une union sans raison d'être, absolument détestable, et à beaucoup de vrais chrétiens, comme un joug de plus en plus humiliant qu'il était urgent de secouer pour ne pas finir dans le servage et la mort.

L'alliance suppose une communauté d'intérêts, des affinités et des sympathies, et exige, de part et d'autre, un loyal concours. Elle ne peut subsister si l'un des alliés nourrit une hostilité réelle, secrète ou ouvertement déclarée contre l'autre, sous peine de devenir un mensonge ou une duperie. De l'appui de l'État d'ailleurs, l'Église peut sans peine se passer.

On juge communément, -- et c'est là le signe d'une foi encore vive au fond des âmes, -- que pas plus aujourd'hui qu'aux trois premiers siècles de son histoire, la religion chrétienne n'a besoin des pouvoirs publics pour faire la conquête des âmes. Sans doute le grain de sénevé jeté en terre ne pourra que gagner à trouver une main bienfaisante, jalouse de favoriser son expansion. Mais n'oublions pas que son énergie vitale procède en réalité de lui-même, parce que Dieu l'a mise dans ses entrailles, et si, pour une raison quelconque, la main tutélaire vient à lui faire défaut, ou si elle entend l'emprisonner, on sait qu'il rompra tous les liens pour s'épanouir sans elle et même malgré elle. Les abus des pouvoirs publics, dans leurs relations avec l'Église, ont excité depuis longtemps

au fond des âmes les plus religieuses, le désir de voir celle-ci se dégager, coûte que coûte, des concours humains et politiques qui l'avaient longtemps soutenue ou même imposée. Ainsi, non seulement on ne comprendrait plus aujourd'hui l'intervention du bras séculier pour faire prévaloir ses droits, mais le simple appui officiel, que tendrait à lui donner le pouvoir civil, aurait fatalement le privilège de la rendre suspecte et de la compromettre aux yeux de ceux qu'un sentiment toujours plus accentué de la dignité humaine rend très châtouilleux sur le principe même de la liberté. L'homme veut de plus en plus être saisi dans son âme par des âmes qui parlent rien qu'au nom de Dieu, et le culte en esprit, tel que l'a prêché Jésus-Christ, lui paraît pouvoir difficilement s'harmoniser avec l'alliance plus ou moins mercenaire imaginée par des pouvoirs publics tantôt sceptiques, tantôt incrédules, toujours visiblement intéressés à avoir la mainmise sur l'Église, cette société spirituelle, dont l'autorité d'un ordre supérieur leur porte ombrage.

Le souvenir de l'ancienne alliance avec l'État, le désir de restaurer cette alliance dans une intimité favorable que pourrait seul assurer

un gouvernement très bienveillant, a induit le clergé à chercher dans la politique un instrument d'influence.

Mais, en acceptant de faire de la politique, le prêtre a imprudemment déserté la sphère spirituelle où l'Évangile l'avait placé et s'est exposé aux représailles et aux douloureuses défaites que peut subir quiconque descend dans l'arène des passions humaines pour s'y mêler à la lutte. Par un culte fidèle du passé, qui risquait parfois de paraître à plusieurs le culte d'intérêts personnels, il a longtemps semblé vouloir barrer la route à la démocratie débordant de toutes parts et demandant à devenir la forme nouvelle des sociétés futures. La société l'a donc traité en adversaire et, refusant de croire à la sincérité de son ralliement à des idées qu'elle l'avait vu répudier le jour où il avait espéré trouver un nouveau roi ou un César, elle a résolu non plus seulement de lui retirer tout subside, mais de l'annihiler et de l'exterminer. L'union obstinément rêvée du trône et de l'autel a été pour l'Église de France une illusion qui devait produire des fruits amers, ne serait-ce que cette suspicion désastreuse où on nous a tous tenus indistinctement, alors même que notre origine, nos œuvres, nos

affirmations proclamaient que définitivement nous étions bien de la génération qui, depuis un siècle, a rompu avec l'ancien régime.

Au lieu de chercher dans la politique un point d'appui toujours fuyant, mieux eût valu s'attacher à reconquérir les intelligences que nous disputait l'irréligion.

Que les passions humaines, dans ce qu'elles ont de moins élevé, aient trouvé leur intérêt à supprimer la religion, ce n'est pas contestable, mais il faut bien reconnaître qu'une partie des incroyants, — c'était la moins sectaire, — nous eût été moins hostile si nous nous étions surtout appliqués à présenter, dans sa divine simplicité, dégagée de mille détails encombrants, imaginés pour exciter la piété de quelques-uns, mais troublant aussi la foi de beaucoup d'autres, l'incomparable figure de Jésus-Christ, l'unique Saint, le seul Juste, le vrai Fils de Dieu ; ses disciples vivant de lui par la foi, comme les sarments vivent de la vigne ; enfin ses vertus se perpétuant dans l'Église comme dans le divin prolongement de lui-même sous l'action permanente de son Esprit. Que si, après cela, il fallait rendre, en détail, raison de nos croyances, il nous était

d'autant plus facile d'y réussir que, séparant nettement les deux domaines de la foi et de la raison, nous pouvions conserver, sur le terrain de la foi, des situations inexpugnables... Il y avait donc à dégager résolument notre *Credo* des simples opinions que la vanité de quelques théologiens s'est efforcée d'ériger peu à peu en doctrines, et à accepter la lutte sur le terrain déblayé où la philosophie et les sciences humaines se rencontrent face à face avec la révélation... L'Église a ses dogmes ; qu'on s'y tienne énergiquement, c'est sagesse élémentaire ; mais prétendre enserrer ses apologistes dans les théories qui ne sont pas de foi, c'est condamner le pâtre David à s'embarrasser dans l'armure de Saül pour marcher contre Goliath, alors qu'il avait assez de sa fronde et de son bâton pour remporter la victoire... Refuser de tenir compte, dans le domaine des sciences positives, de faits acquis, c'est autoriser nos adversaires à dire que nous sommes ou des ignorants obstinés ou des exploiters de la crédulité populaire ; et c'est là ce qu'ils ne sauraient nous pardonner. Ils croient donc bien mériter de la science en nous méprisant et de l'humanité en nous supprimant.

Dégagé de la politique, tout entier à sa

mission spirituelle, le clergé devra, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral, s'attacher à l'incessante conquête des éléments les plus actifs de la société, et « le régime de séparation, si nous voulons en user courageusement, doit avoir des conséquences très heureuses pour la cause de Dieu et la vie de l'Église ». Mais « pour être logique et utile à la religion, il semble que la séparation doit se faire officiellement non pas rien qu'entre l'État et l'Église, mais entre l'Église et les incroyants ». La fiction résultant du mélange nous tue. Il importe de rentrer dans la réalité, de cesser de compter parmi les fidèles ceux qui ont cessé de l'être, de ne plus laisser compromettre le catholicisme par la confusion, jusque dans l'Église, de ceux qui croient et de ceux qui ont renoncé à la foi.

Notre premier devoir sera donc d'inviter ceux qui ne pensent pas comme nous à ne plus prendre place à côté de nous, là où nous nous réunissons pour parler à un Dieu qu'ils ne veulent pas connaître et pratiquer une religion qu'ils cherchent à détruire. Dans les autres relations de la vie, ils

nous trouveront bienveillants, serviables, amis dévoués s'il le faut, mais sitôt le seuil du temple franchi, nous n'avons à connaître que les frères en Jésus-Christ.

Ainsi sans doute apparaîtront des ruines que certains craignent de découvrir ; qu'importe si les fidèles, les sélections nécessaires opérées, se trouvent en petit nombre. Gédéon n'avait que faire de la multitude pour agir et pour vaincre. Nous gagnerons en vérité et nous gagnerons aussi en cohésion, en énergies vitales.

On a tenu trop longtemps les laïques en dehors du gouvernement temporel et de la vie active de l'Église. Ils avaient fini par croire que le culte étant un service public assuré par l'État, ils n'avaient qu'à y apporter leur présence et non leur concours. Leur concours sera désormais indispensable pour assurer la vie matérielle de l'Église ; leur union avec le clergé est nécessaire ; « elle n'est possible que si on fait la sélection qu'il faut inaugurer sans retard ».

Les catholiques paraîtront peut-être moins

nombreux, mais ils seront plus vaillants et plus forts. Forcés de s'imposer volontairement pour assurer la vie religieuse, ils tiendront davantage à affirmer et à faire respecter les droits de leur conscience. Ils contribueront ouvertement, publiquement aux frais du culte, et leur contribution, qui sera la base de la sélection nécessaire, permettra de dégager le clergé des misères du casuel, jusqu'ici fâcheux accessoire des trop maigres allocations de l'État. Préparé par l'épreuve qui retrempe les caractères, « l'avenir sera la renaissance de l'Église dans une sphère plus spirituelle, avec une activité plus féconde, sous une forme plus surnaturelle qu'entretiendra le souffle divin de la liberté. »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7
Action politique ou Action intellectuelle.....	15
L'ignorance religieuse.....	25
Conservation ou Conquête religieuse ?.....	33
Les conditions de la Conquête religieuse.....	41
APPENDICE I	
Considérations sur l'état présent de l'Église de France.....	69
APPENDICE II	
Tirer le bien du mal.....	81

LA PENSÉE CHRÉTIENNE

Textes et Etudes

Volumes in-16 à prix divers : 2 à 4 francs.

- Saint Irénée**, par Albert DUFOURCO, Professeur à l'Université de Bordeaux, Docteur ès lettres, 1 vol. 2^e édition : 3 fr. 50 ; *franco*..... 4 fr.
- Origène**, par F. PRAT, secrétaire de la Commission biblique. 1 vol. : 3 fr. 50 ; *franco*..... 4 fr.
- Saint Vincent de Lérins**, par Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie Française, et P. de LABRIOLLE, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). 1 vol..... 3 fr. ; *franco* 3 fr. 50
- Saint Jérôme**, par J. TURMEL. 1 vol..... 3 fr. ; *franco*..... 3 fr. 50
- Tertullien**, par le même, 1 vol., 3^e édit..... 3 fr. 50 ; *franco*..... 4 fr.
- Saint Jean Damascène**, par V. ERMONI, professeur au Scolasticat des Lazaristes. 1 vol., 2^e édit..... 3 fr. ; *franco*..... 3 fr. 50
- Saint Bernard**, par E. VACANDARD, Aumônier du Lycée de Rouen, 1 vol., 2^e édit. : 3 fr. ; *franco*.... 3 fr. 50
- Bonald**, par Paul BOURGET, de l'Académie française, et Michel SALOMON, 1 vol., 3^e édit. : 3 fr. 50 ; *franco* : 4 fr.
- Moehler**, par Georges GOYAU, 2^e édition, 1 vol. : 3 fr. 50 ; *franco*..... 4 fr.
- Newman, Le développement du Dogme chrétien**, par Henri BRÉMOND. 5^e édit. refondue et augmentée, avec Préface de Sa Grandeur Mgr MIGNOT, Archevêque d'Albi. 1 vol. : 3 fr. ; *franco*..... 3 fr. 50
- Newman, La Psychologie de la Foi**, par le même. 4^e édit. 1 vol. : 3 fr. 50 ; *franco*..... 4 fr.
- Newman, la Vie chrétienne**, par le même. 3^e édit., 1 vol. : 3 fr. 50 ; *franco* : 4 fr. Ces 3 ouvrages ont été couronnés par l'Académie française (1906).
- Maine de Biran**, par G. MICHELET, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. 2^e édition, 1 vol. 3 fr. ; *franco*..... 3 fr. 50
- Gerbet**, par Henri BRÉMOND. 1 vol. : 3 fr. 50 ; *franco* : 4 fr.

DEMANDER LE CATALOGUE

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE ET DE CRITIQUE RELIGIEUSE

Cette collection paraît en deux séries : une série in-16 et une série in-8.

SÉRIE IN-16.

- BROGLIE** (Abbé de). — **Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne.** 1 vol. 2^e édition : 2 fr. 50 ; *franco*..... 2 fr. 75
- DU MÊME AUTEUR.** — **Preuves psychologiques de l'existence de Dieu.** 2^e édition, 1 volume 3 fr. ; *franco*..... 3 fr. 50
- GAYRAUD** (Abbé), député du Finistère. — **La Crise de la foi, ses Causes et ses Remèdes.** 3^e édit. : 2 fr. ; *franco*... 2 fr. 25
- GODARD** (André). — **La Vérité religieuse.** 3^e édit..... 3 fr. 50
- GUIBERT** (J.), supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris. — **Le Mouvement chrétien.** 4^e éd. 3 fr. ; *franco* ; 3 fr. 50
- LA MENNAIS** (F. de). — **Essai d'un système de philosophie catholique.** Ouvrage inédit, recueilli et publié d'après les manuscrits, avec introduction, notes et appendice, par C. MARÉCHAL, agrégé de philosophie. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 ; *franco*... 4 fr.
- LAPPARENT** (A. DE), de l'Académie des sciences. — **Science et Apologétique.** 5^e édit. 3 fr. ; *franco*..... 3 fr. 50
- MAUMUS** (Vincent). — **La Préparation à la foi.** 2^e édition. 3 fr. ; *franco*..... 3 fr. 50
- NOUVELLE** (A.), ancien supérieur général de l'Oratoire. — **L'Authenticité du Quatrième Evangile et la thèse de M. Loisy.** 3^e édit. revue et très augmentée. 1 vol. Prix 2 fr. ; *franco*..... 2 fr. 25
- PACHEU** (Jules). — **Du Positivisme au Mysticisme.** — *Etude sur l'inquiétude religieuse contemporaine.* 3 fr. 50 ; *franco*, 4 fr.

SÉRIE IN-8.

- COURBET** (Pierre). — **Introduction scientifique à la foi chrétienne.** Nouv. édition, revue et augmentée. 1 vol. Prix : 4 fr. *franco*..... 4 fr. 50
- GODARD** (André). — **Le Positivisme chrétien.** 4^e édit. 1 volume Prix : 5 fr. ; *franco*..... 5 fr. 50
- LECLÈRE** (Albert), Docteur ès-lettres, agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de Berne. — **Le Mysticisme catholique et l'âme de Dante.** *Etude historique et critique de psychologie religieuse.* 1 volume. Prix : 2 fr. 50 ; *franco*..... 2 fr. 75
- MARÉCHAUX** (R. P. D. Bernard-Marie), bénédictin. — **Le Merveilleux divin et le Merveilleux démoniaque.** 1 vol. 2^e éd. Prix : 5 fr. ; *franco*..... 5 fr. 50
- NEWMAN.** — **Grammaire de l'Assentiment.** Traduction par M. Gaston PARIS. 1 vol. Prix.....

DEMANDER LE CATALOGUE

Dupuis

La crise religieuse et
l'action intellectuelle
des catholiques.

BOX
1794
.D8,

AKH 3984



